

sions qui avaient éclaté entre les chefs rebelles pour rentrer en possession des provinces voisines du Camboge. Il soutenait la guerre contre les révoltés qui étaient maîtres du reste de la Cochinchine et du Tonkin.

L'arrivée de l'héritier présomptif, de l'évêque d'Adran et des secours qu'il amenait, rendit la confiance au parti du roi. Les officiers français lui organisèrent promptement, à l'euro péenne, un corps de 6,000 hommes, auquel ils enseignèrent la manœuvre, l'attaque et la défense des places; ils établirent des fonderies, et construisirent des vaisseaux; en 1792 le roi brûla toute la marine du rebelle Nhac dans le port de Ki-nhou, sa capitale; il se fût emparé de la ville s'il eût suivi les conseils de l'évêque d'Adran et des officiers européens qui voulaient qu'au lieu de traîner le siège en longueur, on profitât de la consternation des assiégés pour livrer l'assaut. Un secours qu'ils reçurent força l'armée royale à se retirer dans la basse Cochinchine.

Les succès obtenus ensuite furent tels qu'à l'époque de l'arrivée de l'ambassade anglaise dans la baie de Touron, le roi était en possession de toute la partie méridionale de ses états et à la tête d'une armée de 140,000 hommes.

« Alors, dit M. Barrow, l'usurpateur tenait encore le centre du pays, qui comprenait le

territoire voisin de la baie de Touron et les îles adjacentes; il n'est donc pas surprenant que nos vaisseaux aient inspiré tant d'effroi et toute la défiance dont le capitaine portugais s'était hâté de tirer parti. Il paraît que les Cochinchinois avaient d'abord imaginé que nous étions au service du souverain légitime, et que nous venions de Saïgon avec l'intention de nous rendre maîtres de Touron. Dans cette persuasion, ils avaient rassemblé près de la ville un corps de troupes considérable et des éléphants de guerre.

Quand les alarmes que nous avons causées eurent été dissipées, nous eûmes de fréquentes relations avec les Cochinchinois. Comme il n'y avait pas dans le village de maison assez vaste pour donner à dîner à une compagnie aussi nombreuse que la nôtre, le gouverneur fit construire une grande salle en claies de bambous, elle fut achevée en quelques heures; elle pouvait contenir commodément vingt-quatre personnes. Les Chinois couvrent entièrement les petites tables placées devant chaque convives de jattes qui contiennent les mets. Les Cochinchinois ont renchéri sur cet usage; car ils placent trois rangs de jattes les unes sur les autres. Pendant tout le repas, on ne nous donnait absolument rien à boire, après le repas on nous servait du seouchou dans de petites tasses de porcelaine.

Le gouverneur de Touron ne nous faisait pas l'honneur de se mettre à table avec nous. Il se tenait ordinairement couché à l'extrémité de la salle sur un carreau étalé sur une natte, et fumait du tabac, ou mâchait du betel; deux domestiques le rafraîchissaient de temps en temps en agitant de grands éventails de plumes de paon.

Ordinairement nous passions de la table à la salle de spectacle : de même qu'en Chine, on trouve toujours des acteurs qui sont prêts à jouer à toutes les heures du jour; ils sont engagés pour la journée. Les spectateurs ne paient jamais pour entrer au spectacle; les comédiens donnent des représentations chez des particuliers pour une somme fixe, ou bien ils jouent pour le public sous un hangar dont l'entrée est libre. Dans ce cas, au lieu de les encourager par des applaudissemens stériles, quand on est content d'eux, on leur jette de petites pièces de monnaie. Les Cochinchinois ont des drames réguliers, des intermèdes mêlés de chants et de danses, et des chœurs accompagnés du son d'instrumens très-bruyans.

Un jour de fête générale nous eûmes occasion de voir les divertissemens des Cochinchinois. D'un côté des jeunes gens jouaient au ballon avec une vessie; d'un autre on en voyait qui déployaient leur agilité à sauter par-dessus un bâ-

ton placé horizontalement à une certaine hauteur; ici on regardait des combats de coqs, de cailles et même de sauterelles; là on jouait aux cartes ou aux dés. Ce qui attira le plus notre attention fut une troupe de jeunes gens qui se renvoyaient un ballon les uns aux autres, en le frappant uniquement avec la plante des pieds. Il n'y a peut-être pas un peuple plus vif et plus lesté que les Cochinchinois. Un de nos matelots s'étant pris de querelle avec l'un d'eux, voulut absolument se battre avec lui; tandis qu'il déployait ses bras pour boxer, et fixait de l'œil le point où il frapperait son adversaire, celui-ci lui rit au nez, fit une pirouette sur un talon, et appliqua l'autre si vigoureusement sur la mâchoire du matelot que le pauvre diable en resta ébahi; puis le Cochinchinois se retournant très-froidement, abandonna son antagoniste aux ris et aux plaisanteries de la foule.

Les Cochinchinois ont dans les mains une dextérité non moins remarquable. Les bateleurs font preuve de leurs talens au grand plaisir du peuple, et avec un grand profit pour eux-mêmes. Nous apprîmes à nos dépens que ceux mêmes qui n'exercent pas ouvertement la profession d'escamoteurs, n'en sont pas moins habiles dans l'art de fouiller dans les poches. Quand nous retournions au vaisseau, il arrivait presque toujours

que quelqu'un de nous ne retrouvait pas son mouchoir ; ils paraissaient avoir un goût particulier pour cet objet. Tous étaient des mendiants importuns.

La plupart des coutumes, l'écriture, la religion, les cérémonies des Cochinchinois décèlent qu'ils sont d'origine chinoise ; cette analogie est encore plus fortement marquée dans les provinces du nord que dans celles du midi ; on ne remarque de différence que dans l'habillement. Celui des Cochinchinois consiste en une veste et un caleçon, quelques-uns entourent leur tête d'un mouchoir en guise de turban, d'autres ont des bonnets de formes différentes ; ils rassemblent leurs longs cheveux noirs en touffe au sommet de la tête, comme faisaient les Chinois avant la conquête de leur pays par les Tartares ; ils vont ordinairement nu-jambes et nu-pieds.

Les femmes, n'ayant pas les pieds estropiés comme à la Chine, vont et viennent en toute liberté comme dans les autres pays ; à Touron, on les voyait dans la campagne occupées à divers travaux ; elles étaient toute la journée dans l'eau jusqu'aux genoux, occupées à transplanter le riz ; celles de la ville surveillaient les ouvriers qui construisaient les maisons, dirigeaient les manufactures de poteries, conduisaient des bateaux, épluchaient et filaient le

coton ; elles en fabriquaient des toiles. Les hommes allaient à la pêche ou bien à la recherche des nids de salangane. Ils façonnaient des bois pour la construction des jonques et des canots ; ils en construisaient ou les radoubaient.

Les lois ni la coutume ne fixent pas le nombre des femmes et des concubines qu'un homme peut avoir : la première en date a, comme à la Chine, la préséance sur les autres. Les mariages et les divorces ont lieu avec une facilité égale.

Une chemise de grosse toile de coton bleue ou brune, qui descend presque au milieu des cuisses, et un ample caleçon de nankin noir composent ordinairement l'habillement des femmes ; celles du premier rang portent des espèces de sandales ou des pantoufles grossières. Une dame, quand elle est parée, met quatre chemises de couleurs différentes, celle de dessus est la plus courte. Elles rassemblent quelquefois en nœud au haut de la tête leurs longs cheveux noirs, ou bien les laissent pendre derrière le dos en tresses qui souvent touchent la terre.

Pour se préserver du soleil, on se sert de parasols en papier fort de Chine, ou d'éventails de feuille, de palmier ou de plumes.

La baie de Touron n'est entourée que de petits villages dont les cabanes sont en bambous et couvertes de chaume. Des ruines de bâtimens

considérables montrent que ces lieux ont beaucoup souffert dans les dernières révolutions; on aperçoit des restes de jardins et de vergers. Les chaumières de Touron sont propres et mettent également à couvert de la chaleur et des grandes pluies.

Les denrées sont abondantes, nous avons vu peu de bœufs, une assez grande quantité de cochons, beaucoup de canards et de volaille. On mange du chien comme à la Chine. La mer est très-poissonneuse; les mollusques et plusieurs végétaux marins sont regardés comme des mets friands. Les fruits sont très-communs et excellens.

On ne fait que deux repas par jour, l'un vers dix heures du matin, l'autre au coucher du soleil. On donne aux petits enfans du riz, des cannes à sucre et des melons d'eau. Dans la belle saison chacun mange devant la porte de sa chaumière.

La religion des Cochinchinois est une modification de la doctrine de Bouddha. Ce peuple manifeste sa gratitude envers la Divinité, en lui offrant les prémices de leurs troupeaux et de leurs récoltes; elles sont déposées dans son sanctuaire. J'eus le plaisir d'être témoin d'une de ces offrandes. Dans une belle soirée, étant entré dans une petite grotte, je vis un homme la tête nue

et fraîchement rasée s'avancant d'un pas mesuré vers un arbre grand et touffu; quelques paysans le suivaient. Ils s'arrêtèrent tous au pied de l'arbre qui était un pipal. Au haut du tronc principal, j'aperçus une sorte de grande cage en treillage avec deux portes en claire-voie, attachée entre deux branches, et en partie cachée par le feuillage. Elle renfermait une statue de Bouddha en bois. Un enfant tenait à la main un vase de cuivre rempli de charbons ardents; un des paysans portait une échelle de bambou qu'il plaça contre l'arbre; un autre y monta, et déposa devant l'idole deux jattes de riz, une de sucre et une de sel. En même temps le prêtre, levant les mains et les yeux au ciel, prononça une prière à voix basse. L'homme qui avait apporté l'échelle se prosterna neuf fois, des femmes et des enfans restaient à une certaine distance dans une attitude respectueuse.

On voit dans tous les bocages près de Touron de petits coffres de bois ou des corbeilles suspendus à des branches d'arbres; elles contiennent des idoles en bois, ou des images en papier peint et doré, avec des inscriptions sur des planchettes en caractères chinois. Souvent les Cochinchinois ont dans de petites boîtes pas plus grandes que nos tabatières, la figure de leur divinité de prédilection. Ils sont très-superstitieux.

Lorsque le prince qui occupait la ville de Huè , située à quarante milles au nord de Touron , eut appris que nos intentions n'étaient pas hostiles , il envoya à lord Macartney un des principaux mandarins pour l'inviter à venir à sa cour. L'ambassadeur ne jugea pas à propos d'accepter cette marque d'attention pour plusieurs raisons , dont la principale était le retard que ce voyage dans l'intérieur apporterait à notre expédition. La lettre du prince était remplie des expressions de sa haute considération pour la nation anglaise ; et pour en donner un petit témoignage , il remarquait qu'il envoyait un petit présent pour l'équipage du vaisseau. Ce petit présent consistait en dix jeunes buffes , cinquante cochons , trois centaines de canards et de poules avec une quantité de fruits et d'herbes potagères. Ces provisions qui nous venaient fort à propos , arrivèrent dans un grand canot à voiles , précédé d'un bateau à rames bien peint , et décoré de flammes et de banderoles ; il portait les officiers. Lord Macartney accompagna sa réponse d'un beau fusil à deux coups , d'une paire de pistolets à baïonnettes , d'une épée à poignée de cuivre doré , et de plusieurs pièces d'étoffe et de drap rouge. Le mandarin porteur de la dépêche royale , était d'abord vêtu d'une robe de soie avec des broderies qui représentaient des tigres

et des dragons. Avant de passer sur *le Lion* , il quitta cet habit , et prit trois longues robes de mousseline blanche qu'il mit les unes sur les autres.

Une indiscretion de notre part troubla momentanément la bonne intelligence qui régnait entre les Cochinchinois et nous. Comme nous voulions lever une carte exacte de la baie et du port de Touron , quelques-uns de nous s'embarquèrent un matin dans un canot , et gagnèrent la rive occidentale sur laquelle ils descendirent pour mesurer une base et prendre des angles ; nous pensions que l'heure matinale que nous avons choisie et la rapidité de notre course nous avaient dérobés aux regards des naturels ; mais un officier cochinchinois ne tarda pas à venir nous témoigner , de la part du gouverneur , son mécontentement de notre conduite , et nous prévenir de ne plus mesurer le terrain.

Une autre maladresse confirma le soupçon que nous avions des desseins cachés. Un officier du *Lion* qui , pendant la nuit , sondait avec plus de zèle que de prudence , le fleuve qui mène à Faï-fou , fut pris avec le canot et tout son équipage , et détenu prisonnier dans une espèce de petit fort. Ne le voyant pas revenir le soir , nous crûmes que le canot avait coulé bas , et que personne ne s'était sauvé. Quelques jours après , des

mandarins vinrent à bord pour nous instruire du fait, et se plainquirent amèrement de ce que nous n'agissions pas franchement avec eux. L'ambassadeur déclara que la chose s'était faite à son insu, et demanda que l'officier fût relâché à l'instant et renvoyé à bord du vaisseau pour être examiné sur sa conduite par son capitaine, aux ordres duquel il avait osé désobéir. Celui-ci jugea que son indiscretion avait été assez punie.

Le mandarin aux mains duquel cet officier avait été remis, était presque continuellement ivre; dans cet état, il se faisait amener devant lui cet officier, et de temps en temps, pour se divertir, il agitait devant sa tête un large cimeterre; d'autrefois il lui mettait autour du cou la cangue, lourde pièce de bois garnie de fer, qui est réservée pour les criminels. Cependant l'affaire finit par être arrangée à notre commune satisfaction, et nous pûmes nous flatter que les soupçons défavorables que l'on avait conçus à notre arrivée sur les motifs qui nous amenaient dans la baie de Touron étaient dissipés, et que l'on était bien convaincu qu'ils ne pouvaient être de nous mêler en rien des affaires du pays.

Le jeune prince qui régnait à Huè écrivit à l'ambassadeur une seconde lettre dans laquelle il lui faisait quelques ouvertures pour établir un commerce réglé avec le nord de la Cochinchine.

Les présens qui accompagnaient ce message consistaient en dents d'éléphants et dix corbeilles de poivre pour l'ambassadeur, et en trois mille corbeilles de riz, pesant chacune soixante-dix livres pour l'équipage.

Les bons effets que l'abondance des vivres frais, la bonne eau, un ciel serein et la salubrité de l'atmosphère produisirent sur les malades de l'escadre, nous mirent bientôt en état de continuer notre voyage. Les 16 juin nous sortîmes de la baie de Touron, et nous fîmes voile pour la Chine.

Parlons maintenant de ce qui se passa en Cochinchine après le départ des Anglais.

Le chef des rebelles ne survécut pas long-temps à la destruction de sa flotte. Il mourut vers la fin de 1793. Les uns disent que ce fut d'un transport au cerveau que lui avaient causé la rage et le désespoir de voir les succès du roi légitime, d'autres prétendent que son humeur était devenue si intraitable, qu'on se défit de lui par le poison.

Au mois d'août 1794, les rebelles parurent devant le port de Nha-Thang avec une flotte considérable, et cherchèrent à s'emparer de la ville; mais l'évêque d'Adran qui y était renfermé, sut tellement ranimer la confiance des troupes, et M. Ollivier, officier français, auquel le roi de Cochinchine doit la création de son artillerie, fit